

La grande conférence de Couvet

C'est bien ce titre qu'elle peut porter, tant par la qualité du conférencier, le professeur K. Barth, la profondeur du sujet traité : « les Allemands et nous », et l'affluence du public.

Que pouvait apporter de constructif l'orateur, connu pour son antipathie du régime hitlérien et, par une conséquence naturelle, pour son anglophilie ? Eh bien, il faut lui rendre cet hommage qu'il a fait un effort d'impartialité, qu'il a été courageusement lucide et qu'il a parlé, — et cela seul importe, — en chrétien. C'était d'ailleurs son impérieux devoir. Le mugissement de la sirène, au début même de la conférence, nous rappelait à la tragique destinée du monde actuel et le signal de fin d'alerte que nous entendîmes encore ne nous disait-il pas que tout a une fin, même la fatalité inexorable du péché ? Cette note d'espérance, K. Barth nous l'a apportée, mais quelles réflexions et quelle obéissance spirituelle cette délivrance présuppose !

Si le problème des relations des Alliés avec les Allemands, définitivement vaincus, — « delenda Carthago » ! — est obsédant et semble presque insoluble, il est le nôtre aussi ; non point avec les mêmes données, encore que nous n'ayons pas à préjuger de la réponse que les vainqueurs trouveront, mais avec celles que doit poser un peuple épargné et réputé chrétien. Disons-le en passant, ce problème est complexe, en quelque sorte, de celui que la Russie place devant nous. Allemands et Russes nous laissent perplexes — et cette perplexité doit nous rendre prudents dans nos jugements, — par ce qu'ils ont actuellement d'énigmatique en regard à notre information.

Abordant le sujet de notre attitude suisse à l'égard de l'Allemagne, K. Barth a déclaré ouvertement que nous étions à un tournant et que nous avions, cette fois-ci, à changer de direction. Ce ne sont point tant les événements politiques qui nous y obligent que ce que nous apprenons de l'inhumanité systématique des Allemands. Nous avons à être saisis d'une sainte colère : sainte, en effet, parce que portant un jugement sur la puissance du mal, sur le Malin lui-même. Et parce qu'elle est sainte, cette colère doit être capable de pardon, au nom même de la Justice

divine qu'accompagne cependant sa miséricorde, sa grâce.

Ah ! certes, il n'y a pas de raison que l'Allemand échappe, cette fois-ci, au jugement. Il faut qu'il sache que le malfaiteur ne saurait demeurer indéfiniment impuni et que, s'il a invoqué les esprits, ceux-ci peuvent s'arroger le droit d'en vouloir à qui bon leur semble. Mais, question poignante, l'Allemand se confond-il avec le national-socialisme ? Tantôt, on établit entre eux une discrimination, tantôt on les identifie. Telle est bien l'énigme torturante qui veut être dans la vérité.

Que faire ? Lors même que l'Allemand aurait deux âmes, s'approcher pourtant de lui et lui montrer, à lui qui ne le croit pas, que le pardon est une réalité vivante, qu'il peut y avoir une authentique amitié. Mais une réconciliation en vérité, un pardon dans la repentance, une amitié dans la détresse reconnue comme moyen de salut, de relèvement non politique mais spirituel.

Notre tâche, à nous, Suisses, consiste à nous élever à la hauteur des sentiments chrétiens, à vivre réellement notre christianisme. Cette tâche, qui nous est dévolue, de travailler au relèvement d'un peuple, à sa nouvelle naissance spirituelle, exige tout d'abord une grande sincérité envers nous-mêmes, et cela aussi suppose de la repentance, de l'humilité, un esprit de sacrifice fidèle. Dérobon-nous à cette tâche et demeurons dans notre médiocrité et nous ferons un jour l'expérience que l'immense détresse, subie ou assumée par tant de peuples, peut être une cause insoupçonnée de richesse et de grandeur morales, et notre suffisance celle de notre perdition. Nous n'avons pas à nous vanter de rien mais, selon la pittoresque expression de l'orateur, à chevaucher sur un âne et non point glorieusement sur un cheval !

En peut-il être autrement dès lors que l'on sait cette chose essentielle, c'est à savoir que le véritable maître de l'histoire est Jésus-Christ lui-même et que nous avons, vaille que vaille, à passer par lui ? Perdus ou sauvés, notre destinée est entre ses mains. A nous de savoir le reconnaître et d'en tirer la conséquence dernière !